

Analyse de l'écriture d'Annie Ernaux dans *La Place* et *La Honte*

Entre littérature et sociologie

Marie-Hélène Bernadet

Institutionen för franska, italienska och klassiska språk

Kandidatuppsats, 15 p

Höst 2012

Directeur de mémoire: Hans Färnlöf

Rapporteurs : Förnamn Efternamn, Förnamn Efternamn



Stockholms
universitet

Analyse de l'écriture d'Annie Ernaux dans *La Place* et *La Honte*

Entre littérature et sociologie

Marie-Hélène Bernadet

Abstract

The purpose of this study is to analyze the writing of Annie Ernaux in two early texts *La Place* and *La Honte*. We will explain the notion of “écriture plate” (neutral writing) first defined by Roland Barthes and we will examine Ernaux’s narrative approach regarding this concept. We will also review the place and the use of the sociological in the two novels, focusing on the intertextuality between Ernaux’s and Bourdieu’s work. Our theoretical background will be based on Barthes’ literary critic in *Writing Degree Zero* and on Bourdieu’s general studies about class distinction and reproduction of social structures.

Keywords

Neutral writing, narrative strategies, Barthes, sociology, Bourdieu, class distinction, social structures.

Table des matières

1. Introduction.....	4
1.1 But et méthode.....	5
1.2 Les textes étudiés.....	6
2 Cadre théorique.....	7
2.1 L'écriture « plate », un style dénué d'artifices.....	7
2.2 L'héritage boudieusien.....	8
3 Analyse.....	9
3.1 Structure et intentions de l'écriture ernausienne.....	9
3.1.1 Transparence de l'écriture « plate ».....	9
3.1.2 Le choix d'un « je » transpersonnel.....	10
3.1.3 Importance du langage populaire.....	11
3.2 De l'usage de la sociologie en littérature.....	13
3.2.1 Une littérature comme enquête et réflexion sociologique.....	13
3.2.2 L'écriture comme engagement politique et acte de réparation.....	15
4 Conclusion.....	17
Bibliographie.....	19

1 Introduction

Le thème des origines sociales constitue un aspect primordial dans l'oeuvre d'Annie Ernaux. Issue d'un milieu modeste, celui de la classe ouvrière, elle se considère comme une « transfuge de classe » (Ernaux 2005:165), c'est-à-dire comme un individu né dans un milieu social et qui, une fois adulte, vit dans un environnement social tout à fait différent. Annie Ernaux a fait l'expérience de cette mutation puisque, à partir de l'adolescence et grâce à de brillantes études, elle s'est employée à s'élever de son milieu modeste d'origine pour accéder à la sphère dite « cultivée » de la classe bourgeoise (aussi bien par le biais de son statut de professeur de lettres que par son mariage avec un jeune homme de bonne famille).

Cette ascension sociale s'est, au bout du compte, soldée par un sentiment de trahison du milieu social de ses parents, comme en témoigne en guise d'aveu la citation de Jean Genet choisie par l'auteure en ouverture de *La Place* : « Je hasarde une explication : écrire, c'est le dernier recours quand on a trahi. ». Cet état de fait a fortement axé l'orientation du projet littéraire de l'auteur vers une dénonciation du poids des conventions sociales, ajouté à un ressenti basé sur la honte de sa classe : « Le social, l'appartenance sociale sont pour moi les choses les plus déterminantes. Je crois que c'est plus déterminant que le genre, même si le genre a évidemment énormément d'importance. » (Ernaux 2005:173).

Dans le cas d'Ernaux, la question du genre est effectivement difficile à résoudre. Le fait que l'auteure travaille depuis une position distinctive dans le champ littéraire contemporain, refusant l'idée du roman et de la fiction, permet difficilement de ranger ses textes selon une classification de genres précise. Les critiques¹ parlent tour à tour de récits auto-socio-biographiques ou autofictionnels. Pourtant, le côté « hybride » de l'oeuvre ernausienne mêlant récit de soi, sociologie, histoire et littérature fait dire à l'auteure elle-même que sa production est inclassable ; dans un entretien accordé au magazine *Lire* en avril 2000, Annie Ernaux définissait ses textes de la façon suivante : « Ce ne sont ni des romans ni de l'autofiction. Ce sont des récits véridiques. [...] Je ne "fictionnalise" pas ma vie, c'est un parti pris. Je travaille plutôt dans la mémoire, ou la chose vue ». La dualité de l'oeuvre d'Annie Ernaux réside dans le fait que l'écrivaine est à la fois auteur et sujet, personnage social et auteur sociologue. Elle semble revendiquer une double posture faisant usage d'une utilisation combinée des méthodes des sciences sociales et des ressources narratives, ce que Fabrice Thumerel (2004) appelle une « posture de l'entre-deux ». De nombreux critiques littéraires, tels que Jean Pierrot,

¹ Fabrice Thumerel et Isabelle Charpentier entre autres (voir biographie).

se sont penchés sur la singularité de la démarche d'écrivaine d'Annie Ernaux, insistant sur ce que Barthes (1993)² définit comme « écriture plate », « blanche » ou écriture sans fioritures.

A travers des récits comme *La Place* et *La Honte*, l'oeuvre d'Ernaux semble prendre l'orientation d'un discours sur le monde social. Ces récits doivent être considérés comme faisant partie intégrante de la littérature, mais en prenant conscience qu'ils ne sont pas « que littérature » (si l'on part du principe que la littérature produit exclusivement des oeuvres romanesques et de fiction). L'écriture ernausienne se veut novatrice puisqu'elle est guidée par « une volonté de briser l'écriture » et de « faire éclater le concept de littérature » (Charpentier 2011:99) ; à ce titre, son écriture emprunte la voie de la transgression, tant au niveau idéologique que sur le plan des pratiques d'écriture utilisées. En rejetant un ornement systématique du réel, Ernaux prend le contre-pied du roman dont le côté fictif suppose une approche plus artificielle.

1.1 But et méthode

Le but de notre analyse sera d'essayer de démontrer comment Annie Ernaux parvient, par l'écriture « plate »³ et par des emprunts à la sociologie, à exprimer un style à mi-chemin entre littérature et sociologie. Après avoir expliqué la notion d'écriture « plate » et défini le cadre théorique qui nous servira de référence (voir 2), nous analyserons dans une première partie (voir 3.1) les procédés narratifs de l'écriture « plate » ernausienne. Une deuxième partie (voir 3.2) sera l'occasion d'explicitier la manière dont Ernaux utilise le fait sociologique et de montrer, à travers cette démarche, que son écriture est à la fois recherche, engagement et analyse de soi.

Notre méthode se basera avant tout sur une approche des textes d'Annie Ernaux sous un angle sociologique pour tenter d'établir un parallèle entre sa posture d'écrivain et la portée de son projet littéraire. Pour ce faire, nous nous réfèrerons aux enseignements des champs disciplinaires que sont la linguistique et la sociologie. Les écrits de Roland Barthes (1993) portant sur l'histoire des formes d'écriture nous permettront de mieux définir le concept d'écriture « plate » et d'en comprendre les enjeux (voir 2.1). Les travaux de Pierre Bourdieu (1979) relatifs à la catégorisation des habitudes (habitus) de classe et à la logique inégalitaire des préférences culturelles constitueront notre base de référence théorique pour justifier le lien entre choix d'écriture et enjeu sociologique (voir 2.2). Les réflexions de Vincent de Gaulejac (1996) nous seront utiles pour mieux cerner les causes de la honte sociale et ses répercussions psychologiques. Notre étude s'appuiera également sur une partie des critiques littéraires déjà existantes sur l'écriture d'Annie Ernaux. Notre choix se portera sur un

² La première publication de *Le degré zéro de l'écriture* de Barthes date de 1953 mais nous renvoyons à l'édition des oeuvres complètes de 1993 (voir bibliographie).

³ C'est ainsi qu'Ernaux définit elle-même son écriture dans *La Place* (p. 24).

ensemble d'essais et d'articles rassemblés dans *Annie Ernaux, Se mettre en gage pour dire le monde*, ouvrage collectif édité par Hunkeler et Soulet (2012).

1.2 Les textes étudiés

Notre corpus de départ se compose de *La Place*, paru en 1983 et de *La Honte*, paru en 1997. *La Place* est une évocation de la vie du père d'Annie Ernaux et par extension la représentation d'une chronique familiale dans un café-épicerie de Normandie dans la France de l'après-guerre. L'auteure y regroupe la somme des faits et gestes du quotidien du temps de sa jeunesse et évoque des événements passés à la fois généraux et personnels. *La Honte* s'ouvre sur un fait divers familial douloureux : Annie, alors âgée de 12 ans, est témoin de la scène dans laquelle, dans un accès de colère, son père tente de tuer sa mère. Cet acte, heureusement manqué, mettra fin à l'innocence sociale d'Annie Ernaux puisqu'il est la preuve tangible de l'infériorité de sa famille. Elle prend alors conscience de la détermination sociale impitoyable dont ses parents sont victimes et que cela les « classe » dans le monde des opprimés. *La Honte* est la dénonciation de l'injustice sociale et du sentiment de honte qui en découle.

Les titres des deux ouvrages sont polysémiques et peuvent être interprétés de différentes manières. Le mot « place » fait avant tout référence à une place sociale occupée ou souhaitée : toute leur vie, les parents d'Annie seront à la recherche d'une place dans la société, mus par une forme d'obsession de se positionner par rapport à autrui et non par rapport à des idéaux personnels. On peut aussi voir dans « place », celle occupée par le père dans la vie de sa fille. Le terme de « honte » se réfère à la honte sociale, et au souvenir traumatisant qu'il laisse à vie à celui ou celle qui l'a vécue dans son intimité. A la honte de sa classe s'ajoute une honte personnelle. Les titres de *La Place* et *la Honte* lient les deux textes par une relation de cause à effet, la place (sociale) suscitant la honte.

Tentons à présent d'apporter une justification au choix de notre corpus. Ce choix a été guidé par les nombreux aspects qui relient les deux oeuvres et qui se révèlent pertinents pour notre étude : au-delà de leur aspect auto-biographique, ces deux textes ont la particularité de présenter l'angle socio-culturel en relation étroite avec un sentiment de honte sociale, formant un diptyque autour de la vie des parents et plus particulièrement du père de l'écrivaine. Il est important de savoir que *La Place* marque une rupture, inaugurant une nouvelle posture de l'écrivaine à travers la mise en place d'une forme d'écriture (l'écriture « plate ») à laquelle elle est restée fidèle par la suite, notamment dans des récits comme *Journal du dehors* (1993) et *La vie extérieure* (2000). C'est en effet à partir de *La Place* que l'on commencera à entendre parler des « récits factuels » (Meizoz 2012:29) d'Ernaux, textes qui semblent davantage se caractériser par une approche documentaire que purement narrative. Comme nous le verrons dans notre analyse, Annie Ernaux, à partir de *La Place*, n'hésite pas à se servir de

l'écriture comme d'une « arme de combat », se donnant les moyens, à travers un style singulier refusant la fiction, d'amorcer une recherche sur elle-même, à la manière d'un ethnologue.

La Honte constitue également une étape marquante de l'oeuvre, dans la mesure où le texte se déroule à partir d'une scène capitale qui fait définitivement basculer la vie de l'auteure : « Après, ce dimanche-là s'est interposé entre moi et tout ce que je vivais comme un filtre » (Honte:18) ; « La honte est devenue un mode de vie pour moi » (Honte:140). Ajoutons aussi que *La Honte*, à travers l'aveu retardé de la scène honteuse, constitue une suite approfondie des réflexions présentées dans *La Place*, et donne au lecteur un éclairage plus profond de l'histoire familiale.

2 Cadre théorique

2.1 L'écriture « plate », un style dénué d'artifices

Le concept d'« écriture plate » ou « écriture blanche » comme on la nomme aussi parfois a été définie par Roland Barthes (1993) dans *Le degré zéro de l'écriture*. Barthes décrit cette forme d'écriture comme un langage distancié refusant tout effet stylistique. Une écriture blanche, explique Barthes (1993:217), est une écriture « libérée de toute servitude à un ordre marqué du langage ». Témoignant d'une neutralité, l'écriture plate se limite à rapporter des faits, sans en juger les tenants et les aboutissants. C'est le réel dans son état le plus cru qui est privilégié et il n'y a de place ni pour le romanesque ni la psychologie. L'écriture d'Annie Ernaux obéit à une série de renoncements littéraires de cet ordre : renoncement à la fiction, renoncement à l'émotion, renoncement à un certain académisme du style, renoncement au piège du souvenir personnel qui entraînerait fatalement l'écrivain vers une poétique du souvenir.

Qui dit écriture « plate » ne veut pas dire écriture simpliste ni ennuyeuse. La production d'un tel style implique au contraire un travail de rigueur pour parvenir au dépouillement et à l'impact recherchés. Ne pas sortir de la vérité et exposer uniquement les faits est une contrainte forte pour l'écriture, tout comme le refus de l'académisme, qui demande un effort de recherche pour imposer un style à part et se maintenir « au-dessous de la littérature » comme le dit Annie Ernaux elle-même. Cela donne à penser que son approche pourrait faire l'illustration de ce que dit Barthes (1993:216) à propos de l'intention première de l'« écriture au degré zéro » : « Il s'agit de dépasser ici la Littérature en se confiant à une sorte de langue basique, indicative, ou si l'on veut amodale ». La préoccupation de l'écrivaine quant à la garantie d'une vérité sociale la conduit à l'élaboration d'une écriture sobre qui amène le lecteur au plus près d'un vécu, sans l'intermédiaire d'un ethos sophistiqué : « J'ai cherché la forme d'écriture qui donnerait à *ressentir* la réalité de ces rapports [de domination socio-culturels].»

(Ernaux 2012:209). Le choix de l'écriture « plate » a pour but de remettre en question l'aspect dominant de la fonction esthétique de la littérature : par le travail de « soustraction sur la langue » (Hunkeler et Soulet 2012:36) qu'elle suppose, elle permet d'éviter une éventuelle connivence de classe avec le monde dit supérieur de la littérature. Pour Annie Ernaux, c'est apporter une justification au postulat que la littérature ne peut se réduire à une expression purement fictionnelle ou romanesque.

2.2 L'héritage bourdieusien

On rapproche souvent l'oeuvre littéraire d'Ernaux du travail du sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002). C'est à la suite de la lecture des *Héritiers* (1964) qu'Ernaux a pris conscience de la nécessité de donner à son travail une orientation plus spécifique (c'est-à-dire en se concentrant sur une approche sociétale des événements) et en plus grande adéquation avec son vécu de transfuge de classe.

Comme elle l'explique elle-même, c'est grâce aux théories sociologiques de Bourdieu qu'elle a enfin pu s'autoriser à assumer son itinéraire social et, par là-même, son projet littéraire : « La lecture des *Héritiers*, de *La Reproduction* [...] m'avait donné de l'audace, je me sentais légitimée dans mon projet d'écriture » (Ernaux 2005:165). Dans *Les Héritiers*, Bourdieu montre en effet comment l'accès aux études supérieures n'est pas déterminé essentiellement par le capital économique des familles mais surtout par l'héritage culturel et symbolique. Selon lui, l'école est un instrument de reproduction sociale au service des classes dominantes. De plus, Bourdieu avance dans ses autres travaux, notamment dans *La Reproduction* (1970) et *La Distinction* (1979), que tout ce que nous sommes, l'ensemble de nos faits et gestes (*habitus*), nos ambitions, nos croyances, sont déterminés par la structure sociale à laquelle nous appartenons. Ainsi, les goûts, les intérêts, les préférences de chacun dépendraient de la position occupée dans la hiérarchie de l'espace social, elle-même caractérisée par le principe de la différenciation entre « dominants » et « dominés ».

En ce qui concerne l'oeuvre d'Annie Ernaux, les travaux du sociologue nous serviront à mettre en évidence la dimension sociologique présente dans *La Place* et *La Honte* (voir 3.2). L'intertextualité existante entre Ernaux et Bourdieu se situe dans le fait que leurs oeuvres sont toutes deux placées sous le signe du social et qu'elles font acte de dénonciation. Dans les deux récits qui nous intéressent, Ernaux reprend un certain nombre de notions de Bourdieu, dont les plus importantes sont le déterminisme sociologique, la misère de condition et le clivage entre dominants et dominés.

3 Analyse

3.1 Structure et intentions de l'écriture ernausienne

3.1.1 Transparence de l'écriture « plate »

Ecrire dans la distance suppose la mise en place de procédés narratifs spécifiques et exige de l'écrivain une attitude quasi scientifique. Les textes ernausiens, bien que contenant volontairement un ton laconique et neutre pour réduire les situations à leur simple évocation matérielle, sont composés d'effets littéraires capables de conduire le lecteur jusqu'à une forme d'intimité partagée avec l'auteur. Il s'agit d'un des paradoxes de l'écriture « plate ». Au silence apparent du texte s'oppose un effet de relief, comme l'énonce Jean Pierrot (2009 :124-125) pour qui l'écriture « plate » n'équivaut pas à la platitude de la parole habituelle, mais se caractérise davantage par une rhétorique d'allusions et de connotations, avec la densité des effets de lecture que cela suppose :

Plus la narration est apparemment transparente, limitée aux faits, plus, en tout cas lorsque la situation exigerait au contraire un commentaire affectif et moral, l'instance réceptrice est obligée de remplir ce vide par son propre commentaire, ses propres interprétations. [...] L'« écriture plate » suppose forcément une « lecture épaisse » qui sache déceler, derrière l'apparent effacement de l'auteur, des intentions cachées [...]

Le style ernausien peut surprendre le lecteur. Pour tenter de le définir, on pourrait le rapprocher de ce que Barthes (1993:217) nomme le « style de l'absence », c'est-à-dire une écriture brève et sans structure grammaticale classique. L'emploi répété de phrases nominales, le minimalisme des énoncés proches de la prise de notes, la rupture dans les constructions et l'agencement du texte, l'absence de transitions précises dans la structure du récit peuvent également faire penser à un style inspiré du journalisme. On note par exemple une rupture de style au coeur même du récit lorsqu'il s'agit de dresser l'inventaire des habitudes familiales. Annie Ernaux passe alors d'une voix narrative traditionnelle à un mode d'expression d'énonciation de faits :

Le dimanche, lavage du corps, un bout de messe, parties de domino ou promenade en voiture l'après-midi. Lundi, sortir la poubelle, mercredi le voyageur des spiritueux, jeudi, de l'alimentation, etc. [...] Chaque dimanche, manger quelque chose de bon. La même vie désormais pour lui. Mais la certitude qu'on ne peut pas être plus heureux qu'on est. (Place:77)

Il semblerait qu'Ernaux considère l'écriture comme un moyen et non comme une fin, dans la mesure où elle paraît en faire un usage fonctionnel au lieu de chercher à émouvoir le lecteur. Selon

Barthes (1993 :218), l'écriture neutre possède la particularité de remplir une fonction d'« instrumentalité ». Il explique qu'en tant qu'instrument au service de l'écrivain, elle est « le mode d'une situation nouvelle de l'écrivain [...], perd volontairement tout recours à l'élégance ou à l'ornementation », et se fait « la façon d'exister d'un silence ». Nous pouvons trouver plusieurs exemples de cela dans *La Place*, en observant que les idées relatives à toute manifestation d'aliénation sociale dans le quotidien des parents se trouvent consignées par l'emploi de phrases assénées sur un mode presque télégraphique : « Naturellement, pas d'autre choix que l'usine » (p. 35) ; « Mi-commerçant, mi-ouvrier, des deux bords à la fois, voué à la solitude et à la méfiance » (p. 42) ; « Sous le bonheur, la crispation de l'aisance gagnée à l'arrachée » (p. 58) ; « La peur d'être *déplacé*, d'avoir honte » (p. 59) ; « Obsession : « *Qu'est-ce qu'on va penser de nous ?* » (p. 61).

Le lecteur peut alors avoir l'impression d'un sentiment renforcé de la fatalité de la situation, comme une restitution voulue (par Ernaux) de la violence subie par les classes inférieures.

3.1.2 Le choix d'une « je » transpersonnel

Annie Ernaux propose une nomenclature réfléchie des faits d'une époque donnée, dont le déroulement est restitué le plus fidèlement possible. Il ne s'agit guère d'anecdotes autobiographiques mises bout à bout mais bien d'un dispositif sociologique en quête d'une vérité sociale commune et accessible à tous. Ce vécu, Annie Ernaux a choisi de le restituer « en termes collectifs, transpersonnels, par leur intégration dans leur contexte historique et socio-économique. » (Schultheis 2012:124). Bien que *La Place* et *La Honte* soient écrits à la première personne, il est difficile de voir en ces récits une application parfaite du modèle autobiographique énoncé par Philippe Lejeune dans *Le Pacte autobiographique*. Selon ce théoricien de la littérature, le pacte autobiographique consiste pour l'auteur à se montrer tel qu'il est, à raconter directement sa vie dans un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (Lejeune 1975:14).

Dans le cas d'Annie Ernaux, un certain nombre de caractéristiques présentes dans son écriture, comme l'omniprésence de données sociologiques vérifiables et la mise en focus d'éléments biographiques d'autres personnes (les parents), rendent difficile la prise en compte de ses textes dans une classification purement autobiographique. Avec *La Place*, on assiste à l'émergence d'un genre « auto-socio-biographique » pouvant être considéré comme un renouvellement de l'autobiographie (Thomas 2005:22). Basée sur des faits réels et personnels, l'écriture ernausienne insiste davantage sur l'importance du contexte historique et social dans la détermination d'un mode de vie que sur l'analyse même d'une identité personnelle. Aussi, telle une explication dirigée autant à soi qu'aux autres, le « je » ernausien devient une voix énonciatrice plurielle et universelle, introduisant la notion de « récit transpersonnel » (Ernaux 1993). Annie Ernaux ne parle pas d'elle dans les textes

qu'elle livre au lecteur ; elle s'attache davantage à retracer la réalité d'un monde dont elle est issue, en gardant toujours à l'esprit que son oeuvre doit avoir une vocation de transmission didactique et par là combattre le piège de l'individualité :

En m'efforçant de révéler la trame significative d'une vie dans un ensemble de faits et de choix, j'ai l'impression de perdre au fur et à mesure la figure particulière de mon père. [...] A chaque fois, je m'arrache au piège de l'individuel (Place:45)

Il ne s'agit pas de célébrer une individualité mais de partir d'exemples laissés par des individus pour élargir la vision à des thèmes d'une signification plus générale. Même si, comme le dit Ernaux, « dans un certain sens, il n'y a personne dans mes livres » (déclaration faite en 1991 lors du séminaire « Famille » de l'Institut National des Etudes Démographiques), l'analyse du « je » narratif de ses textes amène toutefois à constater que celui-ci peut constituer un personnage détourné qui donne sa cohérence au récit. Ce « je » transpersonnel, qui est en même temps narrateur-sujet à qui les choses arrivent, fait figure de témoin. Il est également polyphonique⁴, c'est-à-dire porte-parole de ceux « dont on parle » et qui n'ont que trop rarement la parole. On peut dire que le « je » ernausien est transpersonnel car il a la capacité de représenter tous les aspects des identités présentes dans le récit ; de plus, par l'adoption d'une démarche sociologisante, il devient un « nous » au moment de récapituler les faits, de mettre à jour des non-dits, de dénoncer un statut social vécu douloureusement et de témoigner au nom d'une collectivité. Une collectivité qu'Ernaux prend également en compte dans son ensemble en mettant en avant son langage populaire, comme nous allons le voir dans la partie suivante.

3.1.3 Importance du langage populaire

Il me semble que je cherche toujours à écrire dans cette langue matérielle d'alors et non avec des mots et une syntaxe qui ne me sont pas venus, qui ne me seraient pas venus alors. Je ne connaîtrai jamais l'enchantement des métaphores, la jubilation du style (Honte :74)

La prise en compte du langage populaire dans l'écriture ernausienne est révélatrice d'une volonté de prise de distance par rapport à un usage académique du langage, afin d' « éviter la complicité, la connivence de classe, avec le lecteur supposé dominant » et faire « table rase de toute la culture

⁴ Notion introduite par le linguiste russe Mikhaïl Bakhtine (1895-1975) dans *Les problèmes de la poétique de Dostoïevski* (1929) qui reconnaît, dans un même énoncé, toute une gamme de voix coexistant simultanément sans que l'une soit supérieure à l'autre. Cette notion est à l'origine de la *Théorie Polyphonique* (années 70) qui élargit la présence d'une seule instance chargée de l'auto-expression à d'autres êtres discursifs, d'autres « Je » parlant.

académique » (Ernaux 2005:169). Le matériau linguistique des récits que nous analysons est en grande partie tiré des images et des idées du milieu d'origine : il s'agit du langage du monde ouvrier et paysan normand. On note beaucoup d'expressions en italique, citées en discours rapporté : « *il ne faut pas péter plus haut qu'on l'a* » (Place :59), « se parterrer, quart moins d'onze heures » (Place :64), « j'avions, j'étions » (Honte :58).

Annie Ernaux, grâce aux procédés de l'écriture « plate », ne fait pas de ces dérivés linguistiques des éléments pittoresques (ce qui serait à ses yeux rentrer dans le jeu des « dominants ») mais les présente simplement au lecteur comme autant d'exemples pour faire la démonstration du fonctionnement pervers de certains mécanismes sociaux (Place:46). De même, ces dérivés linguistiques tiennent lieu de manifestations diverses d'un « plurilinguisme social conflictuel » (Meizoz 2012:37), comme nous pouvons le constater dans *La Honte* (p. 57-58), lorsque la narratrice explique la pérennité de l'usage du patois et la « contamination » qui en découle pour ceux qui seraient attachés à un bon usage du français.

Notre raisonnement peut également prendre appui sur les réflexions de Barthes (1993:219) qui évoque la position de l'écrivain face à des formes issues de la langue parlée et de l'usage qu'il peut en faire, pronant une « réconciliation du verbe de l'écrivain et du verbe des hommes ». L'essayiste soulève également la question du langage comme manifestation première d'habitudes provenant d'un héritage social:

A l'intérieur d'une norme nationale comme le français, les parlers diffèrent de groupe à groupe, et chaque homme est prisonnier de son langage : hors de sa classe, le premier mot le signale, le situe entièrement et l'affiche avec toute son histoire.

Dans *La Place* (p. 62-63), Annie Ernaux insiste sur ce point, en expliquant la position inconfortable dans laquelle se trouve son père par rapport au langage : il sait que chaque mot incorrect qu'il prononce trahit ses origines modestes, mais ce qui le préoccupe davantage c'est de ne pas passer pour quelqu'un d'autre (et donc mentir sur lui-même) en utilisant une langue plus soignée.

Après avoir étudié les caractéristiques et les motivations de l'écriture, nous allons à présent nous intéresser à la méthode de travail choisie par Ernaux, héritée des apports de la sociologie, et tenter de mettre à jour la dimension sociologique contenue dans nos deux récits.

3.2 De l'usage de la sociologie en littérature

3.2.1 Une littérature comme enquête et réflexion sociologique

Pour atteindre ma réalité d'alors, je n'ai pas d'autre moyen sûr que de rechercher les lois et les rites, les croyances et les valeurs qui définissaient les milieux, l'école, la famille, la province, où j'étais prise et qui dirigeaient, sans que j'en perçoive les contradictions, ma vie [...] Etre en somme ethnologue de moi-même. (Honte:39-40)

Par la mise en illustration de mécanismes sociaux révélateurs (la pression du qu'en dira-t-on, l'importance factice du langage, le sentiment de honte sociale des classes dominées, la violence symbolique des classes supérieures), l'auteure amène le lecteur à faire l'expérience d'une sociologie littéraire. Annie Ernaux aborde son travail davantage comme un ethnologue que comme un écrivain, refusant le piège d'une approche misérabiliste ou populiste susceptible d'émouvoir le lecteur. Elle se sert pour cela de l'écriture « plate » comme d'un outil permettant de restituer l'étroitesse des liens entre vécu personnel et expérience sociale collective. Son matériau de travail se base sur le croisement de l'expérience historique et de l'expérience individuelle, ce qui exclut tout besoin de recours à la fiction.

Pour dire la réalité, à la fois individuelle et collective, d'une classe sociale donnée, Annie Ernaux a mis en place une méthode de travail bien particulière qui semble insister sur les manifestations systématiques du conditionnement social. On peut également supposer que le but de cette démarche est de parvenir à une posture de distanciation par rapport à un vécu expérimenté de l'intérieur. La démarche d'ethnologue que semble préférer Ernaux concrétise le choix de « distance objectivante »⁵ énoncée par Bourdieu (2004:56) : chez l'écrivaine, les phénomènes sociaux sont restitués au lecteur dans leur « emballage » d'origine et chaque comportement est observé à la lumière de son conditionnement social. Par exemple, dans *La Place* (p.47), il est question du père que l'on voit, sur une photo, dans une posture corporelle mal assurée qui trahit son origine sociale et qui, aux yeux des « dominants », le place d'emblée dans une position d'infériorité.

Annie Ernaux fait preuve d'une volonté de rigueur dans l'agencement et le contenu du texte, donnant parfois à celui-ci une valeur de documentation pour le lecteur. A la manière d'un archiviste, Ernaux revient sur certaines périodes de sa vie (l'année 52 dans *La Honte*) en se focalisant sur les « traces matérielles » (Honte :27) du souvenir et non sur les émotions qu'elles auraient pu provoquer. Dans *La Honte*, ces souvenirs matériels sont répertoriés à travers deux photos de la narratrice qui ne

⁵ Bourdieu a introduit et expérimenté cette notion dans *Esquisse pour une auto-analyse* (2004) en se prenant lui-même comme objet sociologique afin de se distancier par rapport à son vécu.

lui inspirent rien parce qu'elle ne s'y reconnaît pas (p. 26) et dans un inventaire d'objets hétéroclites qui n'est rattaché à rien de personnel. Sans doute faut-il y voir de la part d'Ernaux une volonté d'effort de détachement par rapport à l'intimité de son vécu, dans le but d'arriver à recomposer une mémoire fragmentée en raison des douleurs passées.

On peut également observer que le travail d'ethnologue auquel se livre Ernaux est complété par un travail plus précis qui pourrait être qualifié de « cartographe », notamment quand elle fait état d'une présentation des mondes et des lieux antagonistes qui ont façonné la fracture sociale et personnelle qu'elle a vécue. Dans *La Honte* (p. 46-50), Annie Ernaux place le lecteur devant une description exhaustive de lieux comprenant sa région, sa ville natale (Yvetot, dont elle fait même dans *La Honte* une topographie et qu'elle cite uniquement par un Y) et les grandes villes à proximité (Le Havre et Rouen). Le contexte de l'enfance est présenté d'emblée suivant un angle documentaire et presque de manière impersonnelle ; le lecteur est exclusivement renseigné sur les conditions de vie de l'auteure par le biais de l'Histoire et de repères sociologiques ayant trait à l'époque décrite.

Au-delà du témoignage purement sociologique relatif aux habitudes et aux souffrances sociales des classes inférieures, on peut se demander s'il n'existe pas aussi dans la démarche d'Ernaux le désir de s'analyser soi-même, à la manière de Bourdieu (2004) dans son *Esquisse pour une auto-analyse*. Dans cet ouvrage, le sociologue refuse le récit purement autobiographique et tente de traiter la question individuelle (c'est-à-dire son propre vécu) par une focalisation sociologique, au point que la sociologie y apparaît souvent comme la forme même du rapport à soi. En se prenant elle-même comme objet d'étude sociologique (« ethnologue de soi-même ») et en voulant éviter le piège de l'autobiographie comme reconstruction rétrospective illusoire de soi, Ernaux semble reprendre à son compte cette notion de distance objectivante, mais dans une forme d'écriture littéraire plutôt que dans une écriture purement sociologique, comme c'est le cas de Bourdieu.

En partant d'une posture basée sur une transcription du fait sociologique, Annie Ernaux se donne la possibilité d'élargir le « je » autobiographique traditionnel, comme nous l'avons vu dans la partie 3.1.2. sur le « je » transpersonnel. Ernaux a maintes fois précisé qu'elle ne racontait pas sa vie, mais qu'elle utilisait ses expériences de vie comme matériau pour écrire, dans une approche allant continuellement du souvenir personnel à l'analyse (souvent sociale). Cette approche, loin de mettre en valeur le « moi » et le « je », dilue ces deux entités pour permettre au récit de présenter un visage universel et une réalité culturelle plus vaste. C'est par ce choix esthétique que l'écriture devient aussi un acte engagé, ce que nous allons examiner dans la partie suivante.

3.2.2 L'écriture comme engagement politique et acte de réparation

Au moment de la rédaction de *La Place* et de *La Honte*, Ernaux a depuis longtemps intégré la sphère bourgeoise qui a cessé de représenter pour elle une référence à suivre. Elle a pris conscience que sa trahison a été provoquée par des mécanismes de nature sociale qui la dépassaient et que, pendant des années, partagée entre deux univers, elle a subi une forme de manipulation de la part du monde des dominants, à savoir l'école catholique privée et ensuite le milieu universitaire. Nous pouvons donc envisager qu'il existe un lien entre la trajectoire sociale de l'auteure et son projet littéraire. A travers des récits comme *La Place* et *La Honte*, Annie Ernaux cherche sans doute à rétablir le dialogue interrompu avec son milieu d'origine dont elle s'est éloignée. Cette tentative de réconciliation semble double : Ernaux paraît autant avoir le besoin de réhabiliter le milieu social de ses parents aux yeux du monde que de se réhabiliter elle-même et ainsi tenter d'effacer le sentiment de culpabilité qui a été le sien. Il nous serait possible de dire que l'écriture « plate » d'Ernaux possède une dimension objective de responsabilité et d'engagement, comme un acte de fidélité entre soi et soi.

On peut également considérer que cette écriture brute, presque brutale et sans « amortisseurs » face à une certaine réalité sociale, revêt un caractère politique : elle dévoile en effet crûment les affaires quotidiennes de la classe ouvrière. Ernaux revendique une position d'écrivain atypique qui ne se soucie pas de respecter les lois établies en littérature : « Ce que je veux détruire, c'est aussi la littérature, sinon je n'écrirais pas. Je voulais écrire pour venger ma race » (Charpentier 2011:168). De plus, il s'agit d'une écrivaine qui a à coeur de donner à son écriture une tournure politique et sociale. Comme nous l'avons vu précédemment (cf. 3.1.3), le refus de la langue académique des dominants atteste de cette volonté, mettant en application la réflexion de Barthes (1993:220) à propos du positionnement social de l'écriture et de l'écrivain:

C'est seulement alors que l'écrivain pourrait se dire entièrement engagé, lorsque sa liberté poétique se placerait à l'intérieur d'une condition verbale dont les limites seraient celles de la société et non celles d'une convention ou d'un public [...]

Pour Ernaux, l'intégration de la langue « d'en bas » au récit est une manière de restituer au lecteur les conditions de vie brutes des gens modestes dans un but de réhabilitation, mais aussi de dénonciation de la violence symbolique (Bourdieu) que les classes dites supérieures leur font subir. L'énonciation des choses a valeur de dénonciation et c'est en cela que l'écriture « plate » devient un acte politique.

Je me sers des ressources syntaxiques classiques, mais afin de m'immerger moi et le lecteur dans la réalité des rapports sociaux dont j'ai eu l'expérience dans mon premier

monde, dans la vision et les limites du monde de mon père, j'utilise ce vocabulaire pour dire leur monde. Il s'agit là d'un choix politique. (Ernaux 2005:169)

Dans ce travail de réhabilitation du milieu d'origine, la question de la honte est très importante et semble avoir été pour Ernaux un moteur pour l'écriture. Voyons ce que ce sentiment implique concrètement pour un écrivain. Dans son ouvrage intitulé *Les sources de la honte*, le sociologue Vincent de Gaulejac (1996) explique la nécessité éprouvée par certains auteurs de mettre en mots un sentiment traumatique de honte personnelle. Pour Ernaux, la naissance du sentiment de honte remonte à la scène du 15 juin 52 (tentative de meurtre du père sur la mère) sur laquelle s'ouvre *La Honte*. D'après Gaulejac (1996:262), « mettre des paroles là où la honte engendre le silence permet de développer ses capacités de symbolisation et d'opérer une reconstruction de l'histoire qui est aussi une reconstruction psychique ». Le sociologue explique que dans une telle situation, le moteur de l'écriture vient d'une volonté de combler une distance et que « dans ce travail de réhabilitation, la question de la honte est centrale » (1996:262). Si nous analysons le cas d'Ernaux en prenant en compte ces réflexions, nous pouvons considérer que le sentiment de honte est en grande partie la problématique qui a poussé l'écrivaine vers son projet d'écriture. En rassemblant « les paroles, les gestes, les goûts » (Place :24) de sa classe sociale et en particulier de son père, Ernaux témoigne d'un désir de fidélité à son milieu et d'une volonté de renouer avec ses parents dont elle a dû s'éloigner pour réaliser ses rêves d'ambition sociale. La déchirure de classe dont elle a fait l'expérience l'a peu à peu amenée à l'écriture qui est devenue la motivation à une réparation et le moyen de combler la distance. Pour cela, il a fallu à Ernaux la possibilité d'appivoiser cette honte par un « travail d'expulsion, de reconstitution minutieuse du passé, de réhabilitation d'émotions et de situations vécues » (Gaulejac 1996 :263). C'est cet effort constant sur elle-même qu'elle décrit dans *La Place* :

Voie étroite, en écrivant, entre la réhabilitation d'un mode de vie considéré comme inférieur, et la dénonciation de l'aliénation qui l'accompagne. Parce que ces façons de vivre étaient à nous, un bonheur même, mais aussi les barrières humiliantes de notre condition (conscience que « ce n'est pas assez bien chez nous »), je voudrais dire à la fois le bonheur et l'aliénation. Impression, bien plutôt, de tanguer d'un bord à l'autre de cette contradiction. (p. 54-55)

Ainsi, la scène traumatique qui l'a faite sortir de son innocence sociale n'est pas uniquement restituée dans sa seule narration : elle suppose une confrontation avec sa « réalité d'alors » (Honte:39) et avec les codes en vigueur qui déterminaient à cette époque sa vision du monde. Cette scène révèle à Annie l'existence d'un monde social hiérarchisé et son appartenance irrémédiable à une catégorie jugée comme inférieure : « Nous avons cessé d'appartenir à la catégorie des gens corrects, qui ne boivent pas, ne se battent pas, s'habillent proprement pour aller en ville » (Honte :115). Il semblerait

donc que ce ne soit qu'à travers une patiente reconstitution sociologique et psychologique que la narratrice arrive à découvrir et à comprendre les déterminations sociales qui l'ont conduite à la honte. Expliquer les rouages objectifs qui conduisent à ce sentiment et les élargir à toute une classe sociale permet de dissiper l'impression fautive qu'éprouver de la honte ne peut se partager.

Pour conclure cette partie sur l'écriture engagée, nous pouvons faire l'hypothèse que le combat au sens large anime le projet littéraire d'Ernaux et que son écriture revendique la possibilité d'agir pour modifier quelque peu l'ordre social et les préjugés qu'il contient : « Mettre au jour les mécanismes cachés de la reproduction sociale, en objectivant les croyances et processus de domination intériorisés par les individus à leur insu, [...] défatalise l'existence » (Ernaux 2002).

4 Conclusion

Dans son oeuvre, Annie Ernaux est capable de s'exprimer au moyen de et aussi contre la culture acquise qui lui a permis de changer de classe sociale et de construire son propre espace textuel. Cet espace est sans doute le seul espace où la culture d'origine et la culture académique peuvent cohabiter, où les deux mondes qui ont construit l'identité de la narratrice se rassemblent et se rejoignent. A la lumière de notre analyse, nous pouvons considérer que l'oeuvre ernausienne est bâtie sur une dualité de classe et de savoir, ce qui pourrait expliquer l'effet de fragmentation et de continuité mêlées qui en émane. En refusant la fiction pour lui préférer une approche inspirée de la sociologie, et plus particulièrement des concepts énoncés par Bourdieu, Ernaux a mis en place une stratégie d'écriture originale qui la met dans une position distinctive dans le champ littéraire contemporain. Les références répétées à la sociologie démontrent la tendance de l'auteure à vouloir conceptualiser les faits sociaux, par opposition à ses premiers romans⁶ dont le contenu se voulait plus romanesque.

L'écriture d'Ernaux, bien que minimaliste et « froide », possède une grande richesse et présente pour le lecteur un intérêt à plusieurs niveaux. Elle est d'abord à la fois information (la teneur sociologique de ses textes instruit le lecteur et peut servir de matériau d'étude pour les sociologues) et miroir (beaucoup de ses lecteurs retrouvent des aspects de leur propre vie dans les récits d'Ernaux et peuvent s'identifier à son vécu). Son écriture est aussi transgression (rupture du pacte autobiographique, brisure du concept de littérature) et dénonciation (exposition et mise en cause des déterminismes culturels et des mécanismes sociaux pervers) ; mais elle sert également de réhabilitation et de « thérapie » individuelle et collective en permettant à une classe sociale ignorée et jugée méprisante de se sentir reconnue par la société toute entière. De plus, en voulant se racheter et effacer

⁶ *Les armoires vides* (1974), *Ce qu'ils disent ou rien* (1977) et *La Femme gelée* (1981).

la tâche de sa propre trahison et de la honte, Ernaux semble prendre sa revanche sur le sort et retrouver une partie d'elle-même.

Par son écriture « plate », Ernaux donne une vision du monde à la fois singulière et pouvant être partagée et comprise par tous ; en présentant l'archétype de l'expérience d'une vie par le biais de la position sociale, Annie Ernaux fait oeuvre de témoignage, et donne à son oeuvre une portée universelle.

Bibliographie

Ouvrages analysés :

ERNAUX, Annie. (1983) *La place*. Paris, Gallimard Folio nr 1722.

ERNAUX, Annie. (1997) *La honte*. Paris, Gallimard Folio nr 3154.

Ouvrages de référence :

BARTHES, Roland. (1993) , « Le degré zéro de l'écriture » in *Oeuvres complètes, Tome 1, 1942-1961*. Paris, Seuil, p. 171-224.

BOURDIEU, Pierre (1970) *La Reproduction*. Paris, Editions de Minuit.

BOURDIEU, Pierre (1979) *La distinction*. Paris, Editions de Minuit.

BOURDIEU, Pierre (2004) *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris, Raisons d'agir Editions.

CHARPENTIER, Isabelle (2011) « Les "ethnotextes" d'Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire » in Bajomée et Dor (eds) *Annie Ernaux, Se perdre dans l'écriture de soi*, Klincksieck, p. 77-101.

ERNAUX, Annie. (1991) Séminaire « Famille » de l'Institut National des Etudes Démographiques.

ERNAUX, Annie. (1993) « Vers un je transpersonnel » in *Recherches Interdisciplinaires sur les Textes Modernes (R.I.T.M.)*, Cahier n° 6, Université de Nanterre.

ERNAUX, Annie. (2002) « Bourdieu, le chagrin » in *Le Monde* daté du 6 février 2002.

ERNAUX, Annie (2005) « La littérature est une arme de combat » in Mauger, *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Bellecombe en Bauges, Editions du croquant, p.159-176.

ERNAUX, Annie. (2012) « Ecrire, c'est toujours au présent » in Hunkeler et Soulet, *Annie Ernaux, Se mettre en gage pour dire le monde*. Genève, MétisPresses, p. 234-245.

GAULEJAC (DE), Vincent (1996) *Les sources de la honte*. Paris, Editions Desclée de Brouwer.

HUNKELER, Thomas et SOULET, Marc-Henry. (2012) « Introduction » in *Annie Ernaux. Se mettre en gage pour dire le monde*. Genève, MétisPresses, p. 8-15.

LEJEUNE, Philippe. (1975) *Le Pacte autobiographique*. Paris, Seuil.

MEIZOZ, Jérôme. (2012) « Annie Ernaux : posture de l'auteur en sociologue » in Hunkeler et Soulet, *Annie Ernaux, Se mettre en gage pour dire le monde*. Genève, MétisPresses, p. 134-145.

PIERROT, Jean (2009) « Annie Ernaux et l' "écriture plate" » in Rabaté et Viart (dir.) *Ecritures blanches*. Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Travaux Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'expression contemporaine », p. 109-126.

SCHULTHEIS, Franz. (2012) « Annie Ernaux-Pierre Bourdieu : les affinités électives entre deux formes d'auto-analyse engagée » in Hunkeler et Soulet, *Annie Ernaux, Se mettre en gage pour dire le monde*. Genève, MétisPresses, p. 124-136.

THOMAS, Lyn. (2005) *Annie Ernaux, à la première personne*. Paris, Stock.

THUMEREL, Fabrice (2004) *Annie Ernaux. Une oeuvre de l'entre-deux*. Arras Presses Université.

Références électroniques :

Entretien avec Annie Ernaux par Catherine Argand, dans le magazine Lire, avril 2000
www.kastler.org/cdt01/.../2537_sequbiogdocomplementretiens.doc

Stockholms universitet/Stockholm University
SE-106 91 Stockholm
Telefon/Phone: 08 – 16 20 00
www.su.se



**Stockholms
universitet**